

Choses de Cinéma :

Don X, Fils de Zoro

Les réalisateurs ne semblent pas encore découragés de puiser à pleines mains dans la production de M. Pierre Benoit. Cela les dispense de surmener leur imagination. A ce point de vue, on n'aperçoit pas pourquoi ils se priveraient d'exploiter cette matière abondante et réputée facile à décortiquer. Que celle-ci soit fertile en filons cinématographiques supérieurs, c'est une autre question. Il y eut l'*Atlantide*, ou l'intérêt de l'aventure n'allait pas seconde comme dans le roman. Il y eut *Königsmarch*, qui fut, somme toute, un succès. *La Chanson des Glacis* va passer dans les salles. Quant au *Païs de Jacob*, dont nous parlions il y a quinze jours, ce n'est déjà plus sur le boulevard qu'un souvenir. La brièveté de cette carrière n'est pas pour nous surprendre. Le concours de bons acteurs comme Mailhot et André Nox (ce dernier composant, à son ordinaire, une silhouette très vivante de vieux mélo-dramatique jaffi, contrefait, illuminé et souriant) ne pouvait suffire à sauver ce film d'un destin médiocre. L'action y languissait, réduite à la banalité du fait-divers conjugal d'où toute exaltation mystique était absente. Quelques vues d'Orient, grises et sans pouvoir émotif, ne dégageaient que la sécheresse de cartes postales. Ce n'est pas faire un rapprochement paradoxal que d'imaginer le parti tout autre que la technique ambrosienne eût tiré de ce thème.

Car la lumière aujourd'hui nous vient de l'Ouest. Il est de bon ton de médire de l'emprise grandissante exercée par les Anglo-Saxons sur le marché cinématographique. Mieux vaudrait en pénétrer les raisons et en tirer la philosophie. La suprématie qu'ils ont acquise n'est le résultat ni du hasard ni d'un de ces engouements systématiques et fâcheux dont le public est coutumier. Elle est rationnelle. Le *Nouveau-Monde* ne nous envoie pas que des productions admirables, tant s'en faut. Mais il nous administre assez régulièrement de remarquables leçons de choses, notamment

celle-ci : comment l'on peut s'y prendre pour magistralement accommoder le civet sans lievre. Outre-Atlantique on ne s'embarrasse pas de recherches compliquées dans l'affabulation du scénario, par exemple. Le médiocre souci de la vraisemblance ne paralyse pas l'initiative du metteur en scène. Le plus inconsistant des imbroglios donne naissance à des développements à travers lesquels semble se manifester la vie elle-même. Cela s'appelle faire quelque chose de rien. Dans nos studios, l'on a souvent, comme point de départ, « quelque chose » : aventure d'un romanesque pimenté, drame psychologique, fresque historique. Nous sommes surpris les trois quarts du temps de constater que le produit de tout cela à l'écran est égal exactement à zéro. Il y avait bien un lievre, mais l'on n'a pas su faire le civet. Je ne parle pas certes de quelques très beaux films d'art réalisés ici par certains de nos metteurs en scène justement renommés. Mais quant à notre production moyenne, je crois que ce n'est pas de fermer les yeux sur ses faiblesses qui constitue la plus efficace politique.

J'ai vu dernièrement un film intitulé *la Princesse aux cloves* qui bénéficiait du sourire de Mme Huguette Duflos et de la prestance de M. Charles de Rochefort. Les péripéties de cette intrigue de palais et de cette crise de régime dans un Etat de l'Europe centrale pouvaient être attachantes. Il y avait une substitution de Prince qui amenait un coup de théâtre inattendu. On assistait également, dans l'épisode du « pierrot lunaire », qui était censé se passer sur la scène de l'Olympia, à une ingénieuse et plaisante application du « ralenti ». La progression décousue, les longueurs du film, le flottement qu'il produisait parmi les interprètes de second plan, le manque d'unité et de cohésion de l'ensemble annulaient l'effet des divers éléments d'intérêt qui se trouvaient là réunis. Les scènes révolutionnaires et les mouvements de foule qu'elles

comportaient étaient malgré tout évocatrices. Comparez cela avec le remous d'apparence si spontané et si largement étendu qui se produit au début du nouveau film de Douglas Fairbanks, au moment où la porte du toril ouverte laisse échapper l'animal redoutable. Quelle maîtrise dans la technique du mouvement et quelle discipline intelligente de la masse des figurants ! Le grand film américain se caractérise par cette harmonie des détails et des plans. C'est le propre de ceux de Charlot et aussi, dans un autre genre, de ceux de Douglas Fairbanks. Leur rythme est de même nature que celui qu'un peintre cherche à mettre dans un tableau. Mais le tableau ici est animé et fait de centaines d'images superposées.

Il est inutile d'analyser le talent personnel du beau « Doug », vrai paladin de l'écran universellement populaire. Mais il n'est pas superflu de constater que cette vedette est, contrairement à l'usage, dignement encadrée. Sa partenaire, notamment, Mary Astor, incarne une jeune fille d'une pureté de ligne et d'une grâce expressive infiniment touchantes. Quant à la trame du scénario, elle est mince, mais qu'importe ! Il est seulement permis de regretter que l'aventure tourne au mélodrame lorsque ce gaillard d'archiduc Paul, par ailleurs bien sympathique, est sacrifié pour les besoins du « pathétique ». Ce point réservé, il est certain que les courses, évasions et poursuites qui en résultent se déroulent selon un mouvement endiablé dont le fils de Zorro est assurément la vivante synthèse. Son fouet cailliforme, qui lui sert ici d'accessoire héroïque, agit avec humour et élégance tout comme Douglas lui-même. Superbe est la perspective des ruines dans lesquelles « Don X » se cache. L'arrivée des carrosses et des cavaliers s'y fait à une allure vertigineuse et proprement palpitante. Quant au clou de ce dénouement, c'est-à-dire le dédoublement de Douglas incarnant quasi-simultanément le resplendissant fils de Zorro, et le vieux Zorro lui-même — mâle et noble figure —, il témoigne de la remarquable faculté de composition et de l'extrême habileté de grimage de l'interprète. L'apparition finale de Douglas et de Mary Astor au sommet des ruines fournit une pittoresque péroraison à ce brillant roman de cape et de d'asso.

JEAN GANDREY-RETY.

Musiques Nouvelles

taines brusqueries qui n'apparaissent pas toutes justifiées et des modulations parfois un peu trop continuelles. Mais il y a là, sans parler de l'habileté consommée de la réalisation cinématographique,

Quelques opinions